

La tendresse de la pensée

Jean Grondin

Numéro 9, printemps 2006

À la mémoire de Jacques Derrida

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/638ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Grondin, J. (2006). La tendresse de la pensée. *Contre-jour*, (9), 139–141.

La tendresse de la pensée

Jean Grondin

C'est pour moi une grande émotion que d'être ici, et d'autant que j'ai moins connu personnellement Jacques Derrida que plusieurs de ceux qui sont ici présents. Et pourtant sa perte me cause une douleur inconsolable. Pour vous expliquer pourquoi, il me faudrait écrire un livre de plusieurs milliers de chapitres, dont chacun comporterait « à peu près dix mille pages », comme le dit Derrida quelque part.

Je résumerai tout mon sentiment à l'aide d'un seul mot (ce qui est bien sûr impossible, mais la pensée de Derrida est pour moi l'attestation de la possibilité de l'impossible), d'un seul soupir, celui de tendresse. Je ne sais pas si le mot faisait vraiment partie de son lexique — je ne le crois pas —, mais tout ce que je lisais et entendais de Jacques Derrida dégageait une extraordinaire tendresse — fragile, blessée, susceptible —, qui luttait, avec toute la puissance de son écriture, contre la violence qui tend à étouffer la tendresse vitale dans un monde aussi brutal que le nôtre.

C'est de cette manière, en tout cas, que j'ai compris son combat prométhéen contre ce qu'il appelait la métaphysique, où il voyait une pensée impériale, d'une incroyable arrogance, celle qui aurait conduit à la domination de la pensée calculante. À cette domination, il n'opposait pas la vision heideggerienne d'une autre pensée, même si ses espoirs les plus secrets restaient assez messianiques. Il lui opposait, je pense,

la tendresse des mots eux-mêmes qui savent résister à l'arraisonnement technicien quand on sait les écouter, et c'est cette écoute qu'il appelait déconstruction, cet art nouveau, qu'il a inventé et qu'il pratiquait avec une finesse inouïe.

Comme vous le savez, ce grand virtuose de l'esprit de finesse a commencé son parcours philosophique en se penchant sur *L'origine de la géométrie*. Il y a là quelque chose comme un fil conducteur, s'il en est, de toute son œuvre : d'où vient donc cet esprit géométrique qui est devenu si obsessif dans notre monde, sinon d'une certaine répression de la fragilité originaire qui habite la vie elle-même ?

C'est pourquoi Jacques Derrida savait adopter une distance, ironique, saine et certainement inimitable, face à tous les débats philosophiques qui tendent, avec une insolence consommée, à associer l'exercice de la pensée à celui d'une reddition de comptes. Jacques Derrida se méfiait d'une pensée aussi agressive, aussi querelleuse, où il voyait une « morale d'état civil » (ces expressions géniales nous manqueront !), pour lui opposer une autre sensibilité, celle de la tendresse, en nous rappelant que les liens entre les hommes et les femmes, mais aussi avec les autres vivants, insistait-il dans ses derniers écrits (et au nom de tous les animaux, que l'on imagine peut-être à tort privés de voix, j'aimerais lui dire toute ma reconnaissance), ne sont pas vraiment régis par des facteurs comptabilisables, mais par quelque chose comme une fragilité immémoriale et dont il a su reconnaître le visage dans l'amitié et l'hospitalité, qui auront été au centre de ses derniers travaux. Difficile, en effet, d'imaginer une amitié sans tendresse, sans toucher. C'est par là, je crois, que Jacques Derrida nous a tous touchés.

Pour ses nombreux lecteurs, même ceux qui ne le connaissaient que très peu, Jacques Derrida était lui-même un ami, un de ces confidents qui ont le don de s'insérer dans notre dialogue intérieur et qui nous sont peut-être plus présents que nous ne le sommes à nous-mêmes. C'est pourquoi sa mort est un tel choc. Nous perdons un ami qui a partagé avec nous sa propre intimité.

Les derniers écrits de Jacques Derrida se lisent, en effet, comme des confessions. Style augustinien, intime, qui contraste avec l'assurance plus fière, plus heideggerienne, plus structuraliste, de ses premiers écrits. Je ne sais pas s'il y a là un « tournant » dans sa pensée, mais il est évident que dans ses propres confessions, Derrida ne s'adressait pas seulement à ses lecteurs, mais qu'il dialoguait aussi avec lui-même et peut-être aussi avec un interlocuteur que sa « religion », s'il en est, appelle justement l'Innommable.

Jacques Derrida dialoguait aussi avec ses propres origines, également assez augustinienes. Dans des lettres qu'il a adressées à Catherine Malabou, il a parlé des vexations qu'avait eu à subir son pauvre père, un modeste voyageur de commerce qui recevait ses ordres des blancs de la « Métropole », qui gouvernaient tout en Algérie, où les Algériens eux-mêmes étaient des êtres de second ordre. Il partait en voiture à cinq heures du matin et ne revenait que tard le soir. Jacques Derrida accompagnait parfois son père lors de ses éreintants et humiliants voyages, mais il le faisait avec une profonde souffrance, dont il a avoué, dans ces lettres, qu'elle était peut-être « un des puits inépuisables de toutes [s]es commisérations » (*La contre-allée*, 35).

Il y a là des aveux dont on ne doit pas se servir comme d'une clef psychologisante pour interpréter son œuvre. Mais ils nous rappellent que la philosophie jaillit d'une blessure originelle, d'une tendresse piétinée, meurtrie, dont l'œuvre de Jacques Derrida aura été le mémorial.

Chers amis, je vous remercie de votre tendre attention, mais j'aimerais surtout, en m'inclinant devant son génie, remercier Jacques Derrida de la sienne, depuis l'autre cap.